

AVIGNON LE COIN DU IN

Agnès, en demoiselle d'Avignon

En ouvrant le festival d'Avignon avec L'Ecole des femmes, Didier Bezace choisit une des pièces les plus célèbres, mais aussi les plus ambiguës, de Molière. Et il relève un beau défi : faire mourir le petit chat dans l'immensité de la cour d'Honneur.

A sa création, en 1662, L'Ecole des femmes fit un tabac. Mais ce fut aussi au prix d'une belle querelle, tous les petits messieurs et les esprits chagrins regardant d'un mauvais œil ce Molière, vulgaire farceur, toucher dans une comédie à des choses aussi sérieuses que l'amour, le mariage, l'éducation des filles, voire la morale et le Ciel lui-même ! Bien des Tartuffes pointaient déjà leur sale museau dans cette façon de renifler les miasmes que, selon eux, dégagait une pièce sentant le fagot.

Si par la suite les mésaventures du bonhomme Arnolphe n'ont plus soulevé le même type de réactions outragées, il n'en reste pas moins que la comédie n'a jamais cessé d'être lue et comprise de façon fort diverse, et que rarement une pièce du répertoire n'a été interprétée de manière aussi variée et même contradictoire. Car sait-on bien au fond qui il est, ce barbon de 42 ans (un vieux, déjà, pour l'époque de Molière) qui s'est réservé une fillette qu'il a recueillie tout enfant et fait élever dans la plus totale stupidité, et qui, au moment où il s'aperçoit que la donzelle s'est éveillée malgré lui à des sentiments suscités par un jeune blondin qui passe, découvre qu'il s'est mis à l'aimer, veut l'épouser, et se fait rembarber illico ? Qui est-il, un bouffon grotesque qui ne prête qu'à rire, ou un pauvre type malheureux, qu'on

pourrait presque plaindre ? Et qui est-elle, cette énigmatique Agnès : une oie blanche, candide jusqu'à la sottise, ou une donzelle dont la finesse pointe le bout de son nez mutin ?

Depuis que la jeune fille annonce à Arnolphe que, en son absence, le petit chat est mort, bien des comédiens et des metteurs en scène ont essayé d'apporter une réponse à la question. Si Molière lui-même jouait un Arnolphe tout en charge qui déchainait les

rires, toute une tradition romantique en fit un personnage sombre, réduit au désespoir, et suscitant les larmes. Et lorsque Louis Jouvet signa en 1936 la plus mémorable des mises en scène modernes, il s'essaya à concilier les deux faces, farcesque et dramatique, du personnage et de la comédie.

Car telle est bien la difficulté : voilà une pièce qui se joue sur le fil. Que l'on penche d'un côté, et la bouffonnerie l'emporte, que l'on penche de l'autre, et de noirs précipices s'entrouvrent. Comment donc, pour un metteur en scène, faire mourir le petit chat ?

Didier Bezace n'ignore rien de ces multiples interprétations qui ont jalonné l'histoire scénique de L'Ecole des femmes : *C'est une pièce*, dit-il,

que j'ai toujours aimée, mais que j'aime aujourd'hui différemment, depuis que je me suis attaché à la mettre en scène. Cette différence d'appréciation, elle détermine en quelque sorte la ligne de force de sa mise en scène : On juge toujours la pièce, dit-il, à travers un duo. Or j'y ai vu davantage l'histoire d'un groupe de gens face à un solitaire, un chœur qui lutte contre l'entêtement et l'aveuglement d'un homme seul. Mais d'un solitaire complexe :

il y a du Don Juan, de l'Harpagon, peut-être même de l'Alceste en lui.

Le choix de Pierre Arditi, du coup, prend tout son sens : *Lorsqu'on m'a proposé la Cour d'honneur*, dit Didier Bezace, *j'ai voulu choisir un grand texte, qui puisse convoquer un grand public. L'Ecole des femmes fait partie de ces textes-là. Et j'ai demandé à Pierre d'être Arnolphe, parce que c'est un grand acteur populaire et que, pour lui, à ce moment de sa carrière, la Cour d'honneur, c'était un vrai défi à relever. Il avait très envie d'y venir, y ayant certes déjà joué, mais, comme il le dit, quand il était petit... Avignon, ce n'est pas rien : quand nous nous sommes retrouvés dans la Cour, la semaine dernière, pour la première fois, je vous assure*

que tous, on a ressenti l'esprit du lieu...

Un lieu qui, naturellement, ne va pas sans poser quelque problème quant à la conception du décor : *Voilà une pièce intimiste*, dit Didier Bezace, *qu'il faut jouer en tenant compte de la dimension épique du lieu. Loin du décor conventionnel et réaliste, mon hypothèse de travail a été que le plateau était en fait un lieu mental. Voilà un homme qui se construit son monde, au-dessus du monde. Le dispositif scénique traduira cela. A quelques jours de la première, Didier Bezace est en plein dans ce monde mental : *Tout en évitant le côté drame romantique, je crois que cette Ecole des femmes sera une comédie amère et noire. Et l'Agnès d'Agnès Sourdillon gommara la différence d'âge à travers laquelle on voit habituellement son rapport à Arnolphe. En fait, elle a cinq actes d'avance sur ce retardataire qu'il est. Et de rappeler qu'à la création, la comédienne qui tenait le rôle, Catherine de Brie, avait la trentaine, et qu'elle le tint jusqu'à 60 ans ! En tout cas, cette Agnès qui sait ce qu'Arnolphe ne sait pas, voilà bien, emblématique d'une mise en scène très attendue, une de ces demoiselles d'Avignon qui ne laissent pas indifférent. Elles y sont, il est vrai, habituées...**

Jean SERROY ■



Agnès (Agnès Sourdillon) et Arnolphe (Pierre Arditi).

Photo : Manuel PASCUAL